

## I

### LE DON ACCORDÉ

Tout le monde le disait.

Loin de moi la pensée de soutenir que ce que dit tout le monde doit être vrai. Souvent il arrive que tout le monde ait raison, comme aussi que tout le monde ait tort. D'après la commune expérience, tout le monde a tort si fréquemment, et la plupart du temps il a fallu de si fastidieuses recherches pour découvrir à quel point il a eu tort, qu'il vaut mieux admettre tout de suite que son autorité est à l'évidence contestable. Et s'il peut se faire que parfois tout le monde ait raison, « cela n'est point une règle », comme dit le spectre de Giles Scroggins<sup>1</sup> dans la ballade.

Ce mot redoutable de « spectre » me rappelle à mon héros. Tout le monde disait qu'il avait l'air d'un homme hanté par des visions. Et je demande à ajouter que, cette fois, tout le monde avait raison. Car c'était la vérité.

Quiconque eût vu ses joues creuses, son œil cave, brillant, et sous leurs noirs vêtements, ses formes qui avaient je ne sais quoi de repoussant, quoique bien prises et bien proportionnées ; ses cheveux argentés, tombant le long de son visage, semblables à des algues marines enchevêtrées, comme s'il eût été, durant sa vie entière, un but solitaire exposé aux flots déchaînés du vaste océan de l'humanité ; quiconque eût vu cet homme aurait assurément dit qu'il avait l'air d'un homme poursuivi par des visions, d'un possédé.

---

1. « Giles Scroggins Ghost », ballade humoristique de Charles Dibdin Jr et William Reeve, rendue célèbre dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle par le comédien William Twaits. (NDE)

Quiconque eût observé son maintien taciturne, rêveur, sombre, ses manières empreintes d'une réserve habituelle, d'une froideur invariable, et son air préoccupé semblant indiquer un retour aux choses et aux temps passés, ou bien une profonde attention prêtée à quelques vieux échos de son esprit; quiconque eût observé tout cela aurait dit que ses manières étaient celles d'un possédé.

Quiconque eût entendu sa voix lente, caverneuse, grave et remarquable par une ampleur, une mélodie naturelle contre lesquelles il semblait se tenir en garde, quiconque eût entendu cette voix aurait dit, à coup sûr, que c'était la voix d'un possédé.

Quiconque l'eût vu dans son appartement retiré, mi-bibliothèque mi-laboratoire, car, à la connaissance de tout le monde, au loin et dans le voisinage, c'était un homme expert en chimie et un professeur aux lèvres et aux mains duquel une foule d'oreilles et d'yeux se suspendaient chaque jour; quiconque l'eût vu là, pendant une soirée d'hiver, seul, entouré de ses drogues, de ses instruments et de ses livres, à la lueur d'une lampe couverte d'un abat-jour et projetant sur la muraille une ombre gigantesque immobile, au milieu d'innombrables formes fantastiques, produites par les clartés vacillantes du foyer sur les objets étranges étalés çà et là, quelques-uns de ces fantômes se trouvant réfléchis par les vaisseaux en verre remplis de liquide et tremblant convulsivement comme des choses ayant la conscience de sa puissance à les combiner et à réduire leurs atomes en vapeur et en feu; quiconque l'eût vu à pareilles heures, après l'œuvre accomplie, méditant dans son fauteuil devant la rouge flamme du foyer, remuant ses lèvres minces comme l'on fait en parlant, bien qu'elles demeurassent muettes comme la mort, aurait dit infailliblement que l'homme et l'appartement semblaient être au pouvoir des esprits.

Qui ne se serait dit, avec un faible effort d'imagination, que chaque objet, autour de cet homme, prenait cette apparence surnaturelle et que ce séjour était habité par des esprits?

Cette retraite avait, en effet, l'aspect d'un antre mystérieux. C'était un vieux bâtiment isolé qui faisait partie d'un édifice fondé anciennement pour recevoir des étudiants et situé sur un terrain vaste et découvert. Déchue de son antique splendeur, l'œuvre en ruine d'architectes oubliés, noircie par le temps et la fumée, pressée de tous côtés par les envahissements croissants d'une grande ville, était étouffée comme un vieux puits par une masse de briques et de pierres ; ses petits quadrangles, gisant dans de véritables fossés formés par les rues et les maisons construites avec le temps au-dessus de ses massives cheminées ; ses arbres séculaires, insultés par la fumée du voisinage qui daignait descendre à leur niveau lorsqu'elle était très faible et le temps très variable ; ses mottes de gazon luttant avec la terre amaigrie pour conserver au moins un reste d'existence ; ses pavés, inaccoutumés au contact des pas humains et même reculés de tous les yeux, si ce n'est lorsqu'un passant égaré plongeait là des regards étonnés, en se demandant ce que c'était que ce trou ; son cadran solaire enfoui dans un petit coin recouvert de briques, où, depuis un siècle, pas le moindre rayon de soleil n'avait pénétré, mais au fond duquel, comme dédommagement de l'abandon du soleil, la neige séjournait pendant des semaines entières, par un privilège exclusif, tandis que le noir vent d'est, partout ailleurs silencieux et calme, s'y engouffrait comme dans une immense toupie ronflante ; tout enfin y frappait l'esprit d'une terreur sombre.

À l'intérieur, au cœur même de son logis, aux abords de son foyer, la demeure du chimiste semblait s'affaïsser de vétusté ; et cependant elle était encore fort solide, malgré ses poutres, ses solives rongées par les vers et son lourd plancher en pente dans la direction de la grande cheminée de chêne ; entourée, serrée par la pression de la ville, et néanmoins bien éloignée d'elle par le caractère, le temps et les usages ; paisible s'il en fut, et pourtant si pleine de retentissants échos, lorsqu'au loin une voix s'élevait ou que quelque porte se fermait, échos obstinés qui, au lieu de s'éteindre

dans les corridors et les chambres vides, couraient grondant et murmurant jusque dans les profondeurs les plus reculées.

Il eût fallu le voir dans sa mansarde à l'heure du crépuscule, au milieu de la désolation de l'hiver.

À l'heure où le vent souffle et siffle, tandis que le soleil terne descend à l'horizon ; à l'heure où il fait juste assez sombre pour que les formes des choses deviennent vastes et indistinctes ; à l'heure où les gens assis près du feu commencent à voir dans les charbons des figures fantastiques, des montagnes, des abîmes, des embuscades et des armées ; à l'heure où dans les rues le passant court devant la brise ; à l'heure où ceux qui sont forcés d'affronter le temps sont arrêtés dans quelque coin obscur et glacial, par la neige qui fouette leurs paupières ; à l'heure où les fenêtres des maisons sont soigneusement closes et où le gaz commence à darder ses rayons dans les rues tranquilles ou agitées, sur lesquelles la nuit descend avec rapidité...

À l'heure où le vagabond, grelottant sur la voie publique, plonge des regards affinés sur les fourneaux des cuisines souterraines, surexcitant ainsi son appétit, en humant, tout le long du chemin, la fumée des dîners d'autrui...

À l'heure où ceux qui voyagent par terre sont gelés de froid et fixent des yeux hagards sur les sombres paysages, en frissonnant de tous leurs membres au souffle de la tempête ; à l'heure où les matelots suspendus aux vergues couvertes de glaçons sont affreusement balancés en tous sens au-dessus des flots en courroux ; à l'heure où les phares, plantés sur les rochers et les pointes de terre, apparaissent comme des sentinelles solitaires, tandis que les oiseaux de mer, surpris par la nuit, se précipitent sur les fanaux, s'y brisent et tombent morts...

À l'heure où les petits enfants, lisant des contes au coin du feu, tremblent en songeant au sort de Cassim Baba<sup>1</sup>, dont les membres, coupés en morceaux, sont suspendus dans la caverne des quarante voleurs, ou se demandent avec effroi

---

1. Le frère d'Ali Baba, qui resta enfermé dans la caverne. (NdE)

s'il ne leur arrivera pas, en traversant le sombre et long corridor conduisant à la chambre à coucher, de rencontrer quelque soir la petite vieille si terrible avec sa béquille, celle qui avait coutume de s'élançer hors de la boîte, dans la chambre du marchand Abudah<sup>1</sup>...

À l'heure où, dans la campagne, les dernières lueurs du jour s'évanouissent au fond des avenues, tandis que les arbres, courbés en forme de voûte, se couvrent de ténèbres épaisses ; à l'heure où, dans le parc et les bois, les hautes et humides fougères, la mousse et les lits de feuilles mortes et les troncs d'arbres se dérobent à la vue sous des masses d'ombres impénétrables ; à l'heure où des brouillards surgissent des prés et des rivières, à l'heure où les clartés qui brillent aux fenêtres des vieux manoirs et des cottages font envie au voyageur. À l'heure où le moulin s'arrête, où l'artisan ferme son atelier, où le laboureur, laissant sa charrue dans le champ désert, ramène ses bœufs à l'étable, tandis que l'horloge de l'église tinte plus sonore, et que la porte du cimetière est close pour toute la nuit...

À l'heure où, de toutes parts, le crépuscule délivre les ombres emprisonnées depuis le commencement du jour, qui, maintenant, se rassemblent et se massent, pareilles à d'innombrables légions de fantômes ; à l'heure où elles se tiennent accroupies dans les coins des maisons et grimaçant derrière les portes entrouvertes ; à l'heure où elles sont en pleine possession des demeures désertes ; à l'heure où, dans les lieux habités, elles dansent sur les planches, sur les murs et les plafonds, pendant que le feu languit au foyer, mais pour se retirer, comme des eaux à marée basse, dès que la flamme se réveille ; à l'heure où, transformant de façon fantastique tout ce qui se trouve au logis, elles font de la bonne une ogresse, du cheval de bois un monstre, de l'enfant étonné, qui ne sait plus s'il doit rire ou pleurer, une forme étrangère à lui-même, et des pincettes de la

---

1. Dans l'« Histoire du marchand Abudah », extraite des *Tales of the Genii* de James Ridley (*Contes des génies*, 1764), le héros est envoyé par une sorcière dans une lointaine vallée en quête d'un mystérieux talisman. (NdE)

cheminée un géant qui étend ses grands bras comme pour broyer les os des humains et les moude en farine afin d'en faire son pain...

À l'heure où ces ombres portent dans l'imagination des vieillards d'autres pensées et leur présentent des images nouvelles; à l'heure où elles sortent furtivement de leurs retraites, avec des formes et des visages des temps passés, exhumés des tombeaux, des profondeurs de la mer, où sont errantes les choses qui auraient pu être et n'ont jamais été...

À cette heure, notre homme était assis devant son feu sur lequel ses yeux étaient fixés, tandis que les ombres allaient et venaient suivant les caprices de la flamme.

Et, bien qu'il n'observât pas ces ombres avec les yeux de son corps obstinément attachés au foyer, c'est à cette heure qu'il eût fallu le voir, alors que les bruits surgissant avec les ombres, et quittant leurs retraites aux appels du crépuscule, semblaient faire une solitude plus profonde encore autour de lui; alors que le vent mugissait dans la cheminée et hurlait ou sifflait dans la maison; alors que les vieux arbres de la cour subissaient de si fortes secousses qu'un vieil oiseau de nuit, troublé dans son sommeil, protestait contre ce vacarme en cris dolents et plaintifs; alors que, par intervalles, la fenêtre tressaillait, que la girouette rouillée de la tourelle grinçait, que la cloche suspendue dans le beffroi annonçait la fuite d'un autre quart d'heure et que le feu s'affaissait en craquant.

En ce moment, et tandis que le chimiste était assis, comme nous venons de le voir, devant son foyer, un coup frappé soudain à la porte le tira de sa rêverie.

— Qui va là? s'écria-t-il. Entrez!

Assurément, nulle forme humaine n'était venue s'appuyer sur son fauteuil; nul regard n'était venu l'épier par-dessus son épaule. Certainement, aucun pas n'avait effleuré le sol au moment où le chimiste leva la tête comme en sursaut et parla. Et cependant, bien qu'il n'y eût dans la chambre aucun miroir sur la surface duquel son image eût

pu se réfléchir un moment, quelque chose avait obscurément passé pour s'évanouir aussitôt.

— Je crains, monsieur, permettez-moi de vous le faire observer, dit un homme au visage haut en couleur, à l'air affairé, en tenant la porte ouverte avec son pied afin d'introduire sa propre personne et un panier qu'il portait ; je crains, monsieur, répéta-t-il en retirant peu à peu son pied pour que la porte se refermât sans bruit, je crains d'être un peu en retard ce soir. Mais Mrs William a été si souvent arrachée à ses propres jambes...

— Par le vent ? Ah ! oui, je l'ai entendu souffler.

— Par le vent, monsieur. C'est un miracle qu'elle soit parvenue à rentrer au logis. Oh ! mon Dieu, oui, oui... par le vent, monsieur Redlaw, par le vent.

Tout en parlant, il avait déposé le panier contenant le dîner et, après avoir allumé la lampe, il mit la nappe sur la table, occupation qu'il abandonna précipitamment pour attiser le feu et qu'il reprit aussitôt après. Pendant ce court espace de temps, la double clarté de la lampe et du foyer avait si subitement changé l'aspect de la chambre qu'il semblait que la seule présence de cet homme, avec sa figure rubiconde et son activité, eût suffi pour opérer cette agréable métamorphose.

— Mrs William est naturellement sujette en tout temps, monsieur, à être dérangée dans son équilibre par les éléments. Elle ne peut pas s'en empêcher.

— Non ? répondit Mr Redlaw d'un ton de bonne humeur, quoiqu'un peu brusquement.

— Non, monsieur. Tantôt c'est la terre sur laquelle elle marche qui fera perdre à Mrs William son équilibre. Comme, par exemple, il y a eu huit jours dimanche, alors qu'il faisait si gras et si glissant et qu'elle était sortie pour aller prendre le thé en ville avec sa nouvelle belle-sœur. Or, Mrs William a soin de sa personne ; elle a surtout à cœur de ne pas se croter et de faire preuve d'une grande propreté. Tantôt Mrs William perdra son équilibre par la faute de l'air. Ainsi, elle consentit un jour à accompagner une

de ses amies pour aller essayer une escarpolette à la foire de Peckham ; eh bien ! cet exercice agit subitement sur sa constitution comme le mouvement d'un bateau à vapeur. Mrs William peut perdre encore son équilibre par le feu : à preuve qu'à propos d'une fausse alerte des pompiers, lorsqu'elle habitait chez sa mère, elle parcourut la distance de deux milles en bonnet de nuit. Mrs William peut perdre son équilibre par l'eau, comme un jour à Rattersea, se trouvant dans un canot avec son petit-neveu, Charley Swidger junior, âgé de douze ans, lequel, n'entendant rien à la navigation, laissa dériver le canot contre les pierres de la jetée. Mais ce sont les éléments qui sont cause de tout cela ! Ce n'est qu'en dehors des éléments qu'on peut juger de la force de caractère de Mrs William.

Il s'arrêta dans l'attente d'une réponse qui se traduisit par un « oui » accentué comme précédemment.

— Oui, monsieur ; mon Dieu ! oui, dit Mr Swidger, tout en continuant ses préparatifs et en énumérant chaque objet pris par lui sur la table. C'est ainsi, monsieur. Voilà ce que je dis toujours, monsieur. Nous sommes si nombreux, nous autres Swidger ! Poivre... Tenez, monsieur, voilà mon père, le vieux gardien de ces bâtiments : il a quatre-vingt-sept ans. C'est un Swidger. Cuiller.

— C'est vrai, William, lui fut-il répondu d'un ton patient et distrait.

William s'arrêta de nouveau.

— Oui, monsieur, répondit-il. Voilà ce que je dis toujours, monsieur. Vous pouvez bien l'appeler le tronc de l'arbre ! Pain... Puis, vient son humble successeur, c'est-à-dire moi en personne. Sel... Et Mrs William, tous deux des Swidger. Fourchettes et couteaux... Après cela viennent tous mes frères et leurs familles, tous Swidger, homme et femme, garçon et fille. Eh bien ! tant avec les cousins, les oncles, les tantes et leurs parents à tous les degrés, qu'avec les mariages et les naissances, les Swidger – verre... – pourraient, en se tenant par la main, former un cercle autour de l'Angleterre.



Ne recevant plus aucune réponse de l'être rêveur auquel il s'adressait, Mr William s'approcha plus près de lui et, pour attirer son attention, frappa sur la table, comme par accident, avec une carafe. Son stratagème ayant réussi, il continua comme s'il eût eu hâte de manifester un assentiment :

— Oui, monsieur ! C'est ce que je dis toujours, monsieur. Mrs William et moi, nous avons été du même avis. Il y a assez de Swidger, disons-nous, sans notre contingent volontaire. Beurre... Le fait est, monsieur, que mon père est une famille, à lui seul. Huilier... dont il faut prendre soin ; et il se trouve, Dieu merci ! que nous n'avons pas d'enfants à nous... Êtes-vous disposé à manger la volaille et les pommes de terre, monsieur ? Lorsque j'ai quitté la loge, Mrs William m'a dit que tout serait prêt dans dix minutes.

— Je suis tout disposé, répondit l'autre, comme en sortant d'un rêve, tout en marchant de long en large à pas lents.

— Mrs William s'est mise à l'œuvre de nouveau, monsieur ! reprit le serviteur, occupé à faire chauffer au foyer une assiette dont il se servit en guise d'écran pour abriter son visage.

Mr Redlaw cessa de marcher et sa physionomie prit une expression d'intérêt et de bienveillance.

— C'est ce que je dis toujours, monsieur, continua Mr William. Elle y arrivera ! Il y a dans le cœur de Mrs William un sentiment maternel qui doit avoir et qui aura son cours.

— De quoi s'agit-il ? demanda Mr Redlaw.

— Il y a, monsieur, que non contente d'être en quelque sorte une mère pour les jeunes gens qui viennent d'une foule de pays pour suivre vos leçons dans cet ancien établissement... C'est étonnant comme la vaisselle s'échauffe vite par ce temps de gelée, c'est étonnant !

Cela dit, il tourna l'assiette et souffla sur ses doigts.

— Eh bien ! dit Mr Redlaw.

— C'est ce que je dis toujours, monsieur, reprit Mr William en parlant par-dessus son épaule avec un air d'assentiment cordial et empressé. C'est exactement comme

cela, monsieur ! Il n'y a pas un de nos étudiants qui n'ait cette opinion de Mrs William. Chaque jour, régulièrement, ils mettent le nez dans la loge, l'un après l'autre, et ils ont tous quelque chose à dire ou à demander à Mrs William, ou plutôt à Mrs « Swidge », comme ils ont coutume de l'appeler entre eux, du moins pour la plupart ; mais voilà ce que je dis, monsieur : mieux vaut avoir son nom ainsi estropié, si c'est en bonne part, que d'entendre crier bien haut son vrai nom sans que personne y prenne garde ! À quoi sert un nom ? À désigner quelqu'un. Eh bien ! si Mrs William est connue par quelque chose de meilleur que son nom, je veux dire par ses qualités et son caractère, peu importe son nom, bien que, de fait, ce nom soit Swidger. Après cela, mon Dieu ! ils peuvent bien l'appeler Swidge, Widge, London Bridge, Blackfriars, Chelsea, Putney, Waterloo ou tout autre chose, si cela leur fait plaisir.

En prononçant les derniers mots de ce triomphal discours, il s'approcha de la table sur laquelle il posa ou plutôt jeta l'assiette avec la conviction de l'avoir suffisamment chauffée. Au même instant, l'objet de ses louanges entra dans la chambre, portant un autre panier et une lanterne, et précédant un vénérable vieillard aux longs cheveux blancs.

À l'image de Mr William, Mrs William était une personne remarquable par sa simplicité et son air innocent. Ses fraîches joues, qui semblaient refléter la couleur rouge du gilet officiel de son mari, faisaient plaisir à voir. Mais si les cheveux clairs de Mr William se tenaient tout droits sur sa tête et paraissaient tirer ses yeux en l'air, dans un excès de zèle prêt à toute chose, les cheveux bruns de Mrs William étaient soigneusement lissés et tressés sous un joli petit bonnet, de la façon la plus sage et la plus symétrique.

Si les bouts du pantalon de Mr William se relevaient sur ses talons, comme si leur nature gris fer ne leur permettait pas de se tenir tranquilles sans regarder à droite et à gauche, les jupes de Mrs William, ornées de guirlandes rouge et blanc comme sa jolie figure, étaient aussi contenues et aussi scrupuleusement ajustées que si le vent lui-même,

qui soufflait avec tant de violence au dehors, eût été impuis-  
sant à déranger un seul de leurs plis.

Si l'habit du mari avait, à l'endroit du collet et des revers, quelque chose de fringant et d'évaporé, le petit corset de la femme était si placide et si chaste qu'il l'aurait à coup sûr protégée contre les gens les plus grossiers, en supposant qu'elle eût eu besoin de protection. Mais qui donc aurait eu le cœur de soulever les battements de ce sein si calme par un chagrin, ou de le faire palpiter de frayeur ou tressaillir d'une pensée déshonnête ? Quel homme n'eût respecté son repos et sa quiétude, comme on respecte le sommeil innocent de l'enfance ?

— Ponctuelle comme d'habitude, Milly, dit Mr William en débarrassant sa femme du panier ; autrement je ne vous reconnaîtrais pas. Voici Mrs William, monsieur !

Puis, parlant bas à l'oreille de sa femme pendant qu'il prenait le panier :

— Il a l'air plus sombre que jamais ce soir, et ses regards sentent encore plus le revenant !

Sans aucune affectation et sans le moindre bruit en un mot, sans rien faire pour attirer l'attention tant elle était modeste et réservée, Milly posa sur la table les plats qu'elle avait apportés. Quant à William, après s'être livré à une foule d'évolutions bruyantes qui eurent pour unique résultat de le mettre en possession d'une saucière, il se tenait prêt à en servir le contenu.

— Qu'est-ce que notre vieil ami tient donc dans ses bras ? demanda Mr Redlaw en s'asseyant pour prendre son repas solitaire.

— Des branches de houx, monsieur, répondit la douce voix de Milly.

— C'est ce que je dis toujours, monsieur, ajouta Mr William en s'avançant avec sa saucière. Les baies et le houx sont tout à fait de circonstance à cette époque de l'année ! Sauce au *roux* !

— Encore un jour de Noël, encore une année qui s'enfuit, murmura le chimiste avec un douloureux soupir ;

encore des souvenirs à ajouter au nombre toujours croissant de ceux que nous amassons pour notre tourment, jusqu'à ce que la mort les confonde tous ensemble et les anéantisse. Ainsi va le monde, Philip !

Le chimiste avait élevé la voix en s'adressant au vieillard qui se tenait debout, à l'écart, avec son brillant feuillage dont la douce Mrs William tirait de petites branches qu'elle façonnait avec ses ciseaux et avec lesquelles elle décorait la chambre, tandis que son vénérable beau-père observait la cérémonie avec un vif intérêt.

— Je vous présente mes devoirs, monsieur, dit le vieillard. J'aurais déjà parlé, monsieur, mais je connais vos façons, monsieur Redlaw ; je suis fier de le dire et j'attends que vous me parliez. Joyeux Noël, monsieur, et heureuse nouvelle année, suivie de beaucoup d'autres ! J'en compte un bon nombre pour ma part, ah ! ah ! et je puis prendre la liberté d'en souhaiter. J'ai quatre-vingt-sept ans !

— Chaque année a-t-elle été pour vous bonne et heureuse ? demanda Mr Redlaw.

— Oui, monsieur, chacune d'elles, répondit le vieillard.

— L'âge fatigue sa mémoire, cela n'a rien d'étonnant, dit Mr Redlaw, se tournant vers le fils et lui parlant à voix basse.

— Pas le plus petit brin, monsieur, répondit Mr William. C'est ce que je dis toujours, monsieur. Il n'y a jamais eu de mémoire pareille à celle de mon père. C'est l'homme le plus extraordinaire qu'on puisse voir. Il ne sait ce qu'oublier veut dire. C'est l'observation que je fais sans cesse à Mrs William, monsieur ; vous pouvez m'en croire.

Mr Swidger, dans son désir poli de paraître acquiescer en tout et toujours, avait débité ces paroles comme s'il n'y voyait pas la moindre contradiction avec l'assertion de Mr Redlaw et qu'elles ne fussent au contraire que la confirmation pleine et entière de son opinion.

Le chimiste repoussa son assiette et, se levant de table, il s'avança vers le vieillard qui se tenait debout, les yeux fixés sur un petit rameau de houx qu'il tenait à la main.

— Cela vous rappelle donc bien des jours semblables à celui-ci, c'est-à-dire bien des années, les unes finissant, les autres allant commencer ? dit Mr Redlaw en étudiant attentivement la physionomie du vieillard et en posant la main sur son épaule.

— Oh ! oui, bien des jours, bien des jours ! répondit Philip, sortant à demi de sa rêverie. J'ai quatre-vingt-sept ans !

— Des jours joyeux et heureux, mon vieil ami ? demanda le chimiste à voix basse.

— Je n'étais pas plus haut que cela, répliqua le vieillard en étendant sa main un peu au-dessus du niveau de son genou et en regardant ensuite Mr Redlaw ; pas plus haut que cela, lorsque, pour la première fois, j'ai fêté ce jour, et depuis j'en ai toujours gardé le souvenir. Ce jour-là, il faisait froid, le soleil brillait et nous nous promenions, lorsque quelqu'un, c'était ma mère, aussi sûr que vous êtes là, bien que je ne me rappelle pas exactement son image bénie car elle prit mal et mourut cette année-là durant les fêtes de Noël, me dit que les petits oiseaux faisaient leur nourriture de ces baies. Le joli petit marmot pensa (c'était moi, vous comprenez) que, si les yeux des oiseaux sont si brillants, c'est peut-être dû au fait que les baies dont les petits oiseaux se nourrissent en hiver sont si brillantes. Je me rappelle cela ; j'ai quatre-vingt-sept ans !

— De joie et de bonheur, murmura le chimiste en baissant ses yeux noirs sur le vieillard voûté, avec un sourire de compassion. De joie et de bonheur, il vous en souvient bien ?

— Oui, oui, oui ! répondit le vieillard, qui avait saisi les derniers mots. Je me souviens bien de ces jours-là, au temps où j'allais à l'école, une année après l'autre, ainsi que de toutes les joyeuses choses qu'ils amenaient avec eux. J'étais un gaillard vigoureux alors, monsieur Redlaw, et, je vous prie de le croire, je n'avais pas d'égal au jeu de balle, à dix milles à la ronde. Où est mon fils William ? N'est-ce pas que je n'avais pas mon égal au jeu de balle, William, à dix milles à la ronde ?

— C'est ce que je dis toujours, père ! repartit aussitôt le fils du ton le plus respectueux. Vous êtes bien un Swidger, si jamais il en fut dans la famille.

— Ah ! reprit le vieillard en hochant la tête, tandis qu'il jetait de nouveau les yeux sur le houx. Sa mère (mon fils William est mon plus jeune fils), sa mère et moi les avons vus, tous autour de nous, garçons et filles et petits enfants au maillot, pendant de longues années, lorsque les baies semblables à celles-ci ne brillaient pas moitié autant que leurs brillantes figures. Beaucoup d'entre eux sont partis ; elle est partie, et mon fils George, notre aîné, dont elle était fière plus que de tous les autres, est tombé bien bas ! Mais ce houx et ces baies me les rappellent, et il me semble les voir tous gais et bien portants, tels qu'ils étaient alors ; et je puis, Dieu merci, me le rappeler, lui aussi, dans son innocence. C'est une bénédiction pour moi, à quatre-vingt-sept ans !

Les regards perçants que le chimiste avait fixés sur le vieillard avec une si vive attention s'étaient abaissés peu à peu vers la terre.

— Lorsque ma position commença à devenir moins aisée, par suite de circonstances pénibles, et lorsque j'entrerais ici comme gardien, dit le vieillard, ce qui remonte à cinquante ans et plus... où est mon fils William ? Plus d'un demi-siècle, William !

— C'est ce que je dis, père, répondit le fils aussi promptement et respectueusement que d'habitude ; c'est exactement comme cela. Deux fois tant, c'est tant, et deux fois cinq font dix, et il y en a comme cela une centaine.

— Ce fut un vrai plaisir d'apprendre qu'un de nos fondateurs, ou, pour parler plus correctement, dit le vieillard tout glorieux de connaître le fait en question, un des savants gentlemen qui concourut à nous doter du temps de la reine Élisabeth, car nous fûmes fondés avant ce règne, nous laissa dans son testament, avec les autres legs qu'il nous fit, une somme destinée à acheter du houx pour mettre aux murs et aux fenêtres le jour de Noël. Il y avait là quelque chose

de beau, de touchant. Simples étrangers alors en ces lieux, où nous arrivâmes à Noël, nous nous prîmes à aimer son portrait qui est suspendu dans ce qui était anciennement notre grande salle des banquets; un gentleman à l'air calme, avec une barbe en pointe, une fraise autour du cou et au-dessous cette inscription en vieux caractères: *Seigneur, conservez-moi la mémoire!* Vous savez toute son histoire, monsieur Redlaw?

— Je sais que ce portrait se trouve où vous dites, Philip.

— Oui, pour sûr; c'est le second à droite, au-dessus de la boiserie. J'allais vous dire qu'il m'a aidé à conserver ma mémoire et je l'en remercie; car, en faisant chaque année le tour du bâtiment, comme je le fais aujourd'hui, et en rafraîchissant l'aspect de ces chambres nues avec ces branches et ces baies, je sens aussi ma vieille cervelle nue rafraîchie. Une année en amène une autre; et celle-là une autre, et cent autres années à la suite! Enfin, il me semble que le jour de naissance de Notre-Seigneur est le jour de naissance de tous ceux que j'ai aimés ou pleurés, et ils sont nombreux car j'ai quatre-vingt-sept ans!

— De joie et de bonheur, murmura Redlaw.

La chambre commença à devenir étrangement obscure.

— Ainsi vous le voyez, monsieur, poursuivit le vieux Philip, dont le visage glacé, s'échauffant par degrés, avait pris un ton plus vif et dont les yeux bleus étaient animés pendant qu'il parlait, je conserve bien des souvenirs en observant ce jour... Maintenant, où est ma douce Minette? Aimer à jaser, c'est notre faible à nous, vieillards, et il me reste encore à visiter la moitié du bâtiment! Pourvu que le froid ne nous glace pas en route, ou que le vent ne nous enlève pas, ou que les ténèbres ne nous avalent pas!

La douce Minette avait approché son placide visage tout près de celui du vieillard et s'était silencieusement emparée de son bras avant qu'il eût fini de parler.

— Allons-nous-en, chère enfant, dit-il, autrement Mr Redlaw ne se mettrait pas à table et son dîner aurait le temps de devenir aussi froid que la saison. J'espère que vous

excuserez mon radotage, monsieur, et je vous souhaite une bonne nuit et, encore une fois, un joyeux...

— Restez ! dit Mr Redlaw en se remettant à table, plutôt (à en juger par ses manières) pour rassurer le vieux gardien que pour répondre aux exigences de son appétit. Accordez-moi quelques instants encore, Philip... William, vous alliez me dire quelque chose à la louange de votre excellente femme. Il ne lui sera pas désagréable de s'entendre louer par vous. Qu'alliez-vous donc dire ?

— Dame ! c'est comme vous voyez, monsieur, répondit Mr William Swidger en se tournant vers sa femme avec un air considérablement embarrassé. Mrs William a les yeux sur moi...

— Mais les yeux de Mrs William ne vous font pas peur ?

— Oh ! non, monsieur, répondit Mr Swidger, c'est ce que je dis toujours. Ses yeux n'ont rien d'effrayant ; ils n'ont pas été faits doux comme ils sont pour effrayer les gens. Mais j'aimerais mieux ne pas... Milly... *lui*, vous savez... en bas... dans les bâtiments.

Debout derrière la table, et tout en bousculant d'un air déconcerté les objets qui s'y trouvaient, Mr William lançait des regards persuasifs à sa femme et lui désignait Mr Redlaw à l'aide de mystérieux signes de tête et du pouce, comme pour l'inviter à s'avancer vers le chimiste.

— *Lui*... vous savez, mon amour, dit Mr William ; en bas, dans les bâtiments. Parlez, ma chère ! Vous êtes les œuvres de Shakespeare en comparaison de moi. En bas... dans les bâtiments... vous savez, mon amour... L'étudiant...

— L'étudiant ? répéta Mr Redlaw en levant les yeux.

— Comme je vous le dis, monsieur ! s'écria Mr William avec l'assentiment le plus vif et le plus marqué. S'il ne s'agissait pas du pauvre étudiant, en bas, dans les bâtiments, vous ne tiendriez guère, n'est-il pas vrai, à l'apprendre de la bouche même de Mrs William... Mrs William, ma chère... les bâtiments... Parlez donc !

— J'ignorais, dit Milly avec une franchise naïve, exempte de toute préoccupation ou du moindre embarras,



que William eût dit un seul mot à ce sujet ; autrement, je ne serais pas venue. Je l'avais prié de n'en rien dire... Il s'agit d'un pauvre jeune homme, monsieur, et bien pauvre, je le crains, trop malade pour aller passer ces jours de fête dans sa famille, et qui demeure ignoré de tout le monde, dans une espèce de logement bien commun pour un gentleman, en bas, dans les bâtiments du collège Jérusalem. C'est là tout, monsieur.

— Comment se fait-il que je n'aie jamais entendu parler de lui ? demanda le chimiste en se levant précipitamment. Pourquoi ne m'a-t-il pas fait connaître sa position ? Malade !... Donnez-moi mon chapeau, mon manteau. Pauvre !... Quelle maison ?... quel numéro ?

— Oh ! il ne faut pas que vous alliez là, monsieur, dit Milly en quittant le bras de son beau-père et en se posant en face de Mr Redlaw, les mains croisées et ses jolis yeux levés sur lui.

— N'y pas aller ?

— Oh ! non, n'y allez pas, je vous en prie ! dit Milly en faisant un signe de tête pour exprimer une impossibilité évidente. Il n'y faut pas songer !

— Pourquoi ? Et que voulez-vous dire ?

— Dame, vous voyez, monsieur, dit Mr William Swidger d'un ton persuasif et convaincu, c'est ce que je dis. Croyez-le bien, le jeune homme ne consentirait jamais à mettre au fait de sa situation une personne de son sexe. Mrs William est dans la confiance, mais c'est tout à fait différent. Ils se confient tous à Mrs William ; ils ont tous confiance en *elle*. Un homme, monsieur, n'aurait rien arraché de lui ; mais une femme, monsieur, et Mrs William par-dessus le marché !...

— Il y a un grand sens et beaucoup de délicatesse dans ce que vous dites, William, répliqua Mr Redlaw en examinant le doux et tranquille visage de la jeune femme.

Puis, posant un doigt sur ses lèvres, il mit secrètement sa bourse dans la main de Mrs William.

— Oh ! non, monsieur ! s'écria Milly en rendant la bourse. Il ne faut pas seulement y penser !